

Paris, 9 février 1919

5234



Chère amie,

Le sucre m'est bien arrivé hier. Écris mes remerciements, et tes sincères.

La Démocratie nouvelle s'est aussi mise en train, j'en ai déjà reçu deux numéros. La Deuxième m'arrive pas à courir au matin. Il semble que la Démocratie nouvelle se lève plus tard, car les numéros que j'ai reçus me sont arrivés dans l'après-midi ou le soir. La Ligue civique a fait afficher sur nos murs un programme qui ressemble fort à celui de la Démocratie nouvelle. La difficulté n'est pas d'élaborer le programme, mais il y a quantité de gens, bien placés actuellement, qui sont intéressés à en empêcher la réalisation.

Malgré le froid abominable, j'ai fait mon cours hier, et je m'en suis mieux tiré que lundi dernier. J'étais pourtant plus mal disposé. Mais c'est affaire de nerfs. Il faut croire que je n'ai pas très bonne mine, car il n'en pas resté

que des Passants en fassent tout
basse la remarque. — J'en conviens
simples que beaucoup de nos
contemporains sont fort mal élevés. —
Du reste, ce n'est pas d'aujourd'hui
que cela m'arrive. Et y a plus de
vingt ans, dans le hamoy de
Nurilly, une dame s'est écriée en me
voyant : « Le pauvre frère ! » Et j'entendis
son mari, moins facile à émouvoir,
qui lui disait de se taire. C'est pourquoi
je n'attache pas grande importance à
ces propos, et je prends l'un après
l'autre les pains qui me sont donnés.

Panson s'est occupé de l'affaire
pour laquelle je vous avais donné
un mot. Et m'a écrit deux lettres à
la fois, et je crois qu'on pourra croire
mon homme.

Les réflexions de L. que vous me
communiquiez à propos de l'affaire
Shakespeare me ressemblent parfaitement
justes. Lefauve m'a développé ses
arguments comme ceux que combat
Panson. Selon lui, Shakespeare n'aurait
pas pu écrire une aussi belle chose
que la Tempête, sans que dans le temps

on a de même Paris, et était
occupé à poursuivre un procès
des filles vulgaires pour affaire d'adultère.
Et à compter là, on pourrait ériger
les 'l'authenticité' de bien des chefs d'œuvre.

Le Temps qui se venter de recevoir
des fess vaguerment que l'on aurait
dû sous de suite dicter la Paix
aux allemands, et qu'il faudrait la
leur dicter la plus tôt possible,
si l'on ne veut pas s'engager dans
d'interminables difficultés, poursuit dans
quelque chose de pire que les difficultés.
Les discours que l'on tient à Veymar
ont, je suppose, donné à réfléchir
à nos grands politiques et leur
montrer qu'ils n'ont plus de temps
ni de reserves à perdre, mais qu'il
importe de signifier tout de suite à
l'Allemagne des conditions définitives. Et
après cela, il faudra surveiller l'exécution.
Il est évident que la Paix des nations
sans une nécessité, en ce sens que
l'Allemagne se venter très longtemps
encore un danger redoutable pour
la Paix du monde, et que tous ses
voisins, tous les peuples coalisés contre elle

ont besoin de rester unis s'ils ne
vulent pas que le monde les
déroie. Et à Parisa du temps avant
que les allemands eux-mêmes fussent
entrés dans l'abîme Pacéte, et que la
paix du monde soit ainsi arrivée d'un
commun accord. Mais quelle singulière
espèce que l'humanité! Je ne regrette
pas d'avoir écrit en tête de mon petit
livre de la discipline intellectuelle, — que
j'attendais en vain: « L'homme est un
animal qui se croit intelligent ». — Cette
ligne lui pourra sembler un peu dédaigneuse
envers les membres de l'Institut, mais elle
contient une vérité vraie.

Affectueux respects,

A. Paisy